

de la maison, dans laquelle elle avait un si vif désir de pénétrer.

Le lendemain de cet événement, nos deux vieillards recommencèrent leurs courses habituelles.

On chercha à faire parler celui qui venait prendre les provisions, mais toutes tentatives échouèrent devant son impassibilité; et, comme ces petits accidents se renouvelèrent assez souvent par la suite, on finit par n'y plus prendre garde, tant l'habitude rend ordinaires, même les choses les plus extraordinaires de la vie!

Plusieurs années se passèrent sans circonstances nouvelles, quand, un matin, celui des deux vieillards chargé de faire les provisions resta absent pendant plusieurs heures, contrairement à toutes ses habitudes; et ce qui parut bien plus étrange encore, c'est qu'il rentra, tenant familièrement sous le bras un beau et grand garçon à la mine hardie et à la taille modeste, mais propre et décente, d'un brave ouvrier.

Cette nouvelle se répandit promptement chez toutes les bavardes du quartier; et le même soir, des groupes nombreux de commères s'étaient formés autour de la discrète maison à volets verts.

— Qui ça peut-y donc être que ce garçon? disait en se grattant la tête comme pour résoudre le problème, la mère Picard, portière du voisinage. Y a du louche dans tout ça, et si j'étais la police, je mettrais la main sur les deux vieux.

— Mais puisqu'i n'font pas d'mal, ces hommes, quoi qu'vous pourriez donc leur faire? répliqua la cardeuse de matelas, fort bonne femme au demeurant; c'est i donc forcé d' dire ses affaires à tout chacun? Si c'est un secret qu' leur histoire, l' Gouvernement n' les oblige pas à vous l' dire, peut-être.

— C'est égal, y a du louche là-dedans, reprit d'un air capable la femme Picard. Et depuis que ces gens-là sont dans le quartier, il s'y passe des drôles de choses. Si j'étais bavarde, je pourrais vous en conter bien long.

— Bien long? de quoi! des contes et voilà tout, interrompit brusquement la fruitière; car, s'il se passe des choses étranges dans notre quartier, ce n'est jamais que de bonnes choses: ainsi le fils à Pierre, qui a été racheté de la conscription sans qu'on sache par qui. La pauvre femme à Jean, qui a été soignée dans sa grosse maladie par les grands médecins qui n'ont rien voulu recevoir, et puis le pharmacien qui apporte des drogues sans les faire payer. Tout ça, je le sais bien, n'est pas naturel; mais ça ne me prouve qu'une chose, c'est que j'ai raison quand je dis que les voisins c'est des princes déguisés.

— Des princes ou des mendiants, dit d'une voix aigre la bouchère; beaux princes, ma foi, qui me paient huit sous la livre de viande, et qui font bien attention au poids, encore.

Pendant que la conversation s'échauffait, et qu'après avoir commencé à parler chacune à leur tour, nos commères avaient fini par crier toutes à la fois, le vieillard et le jeune homme étaient entrés dans une petite pièce, fort propre quoique très-simplement meublée, faisant partie du rez-de-chaussée de la petite maison mystérieuse.

C'était une belle soirée d'été, et la fenêtre ouverte laissait venir une brise douce et embaumée. A peine l'air en fut fermé derrière eux que le jeune homme ôta sa casquette, secoua ses jolis cheveux blonds comme pour rafraîchir son front couvert de sueur. Le

vieillard le regardait avec amour, et deux larmes, larmes de joie sans doute, coulaient lentement le long de sa figure vénérable. Le jeune homme s'en aperçut et les essuya par un tendre baiser.

— Yves, mon enfant, fils de ma fille bien-aimée, dit le vieillard, que je suis heureux de te voir! car je t'aime, vois-tu, et pour toi, et pour ta mère, dont tu est la fidèle image. Si tu savais combien mon vieux cœur battait dans ma poitrine quand je t'ai reçu dans mes bras à ta descente de la voiture! Je t'avais laissé si petit, si enfant, et te voilà si grand, si beau maintenant! Je ne t'ai pas encore questionné sur ma bonne Yvonne, ta mère, sur ta famille, sur ton travail. Je me suis contenté de te voir t'émerveiller sur notre ville, je riais de ton rire, je m'amusaïs de tes surprises, je redevais jeune avec toi. Mais maintenant, causons comme deux frères; ne regarde pas mes cheveux blancs, et dis-moi, enfant, pourquoi tu as quitté Nantes, pourquoi tu as laissé ta mère, en un mot pourquoi tu es à Paris?

A ces questions si précises, le jeune homme parut embarrassé; puis ayant repoussé ce mouvement de honte, il regarda le vieillard avec fierté et lui dit d'une parole brève:

— Je suis à Paris, parce que je ne veux plus rester à Nantes. Ma mère ne vous a-t-elle donc pas écrit tout cela?

Ce fut le tour du vieillard de paraître embarrassé.

— Les lettres de ta mère ne me sont pas adressées, répondit-il doucement, et cela parce que je ne saurais pas les lire. Elle les écrit à Monsieur, et mon pauvre maître retranche sans doute tout ce qui peut m'affliger, car il m'a seulement dit hier en entrant: "Voilà du bonheur qui t'arrive, Warek. Demain tu embrasseras ton petit-fils, Yvonne t'envoie son enfant, tu iras à la voiture vers 5 heures, et tu le trouveras." Et suivant qu'il l'avait dit, je t'ai trouvé, mon fils, et avec toi le bonheur et la joie! Tu le vois, j'ignore tout ce que te regarde. Ce n'est donc pas seulement pour embrasser les cheveux blancs de ton aïeul, pour recevoir sa dernière bénédiction, peut-être, que ta mère t'envoie auprès de lui?

— Je n'aurais pas tardé sans doute à venir répondre à votre appel, cher et bien-aimé père, dit Yves en serrant tendrement les mains du vieillard entre les siennes; mais j'avoue qu'aujourd'hui les événements politiques seuls m'ont conduit auprès de vous.

— Les événements politiques, s'exclama Warek avec surprise, et qu'a affaire la politique, je te prie, avec un humble ouvrier comme toi?

A ces paroles, Yves redressa la tête comme un jeune cheval à qui une main rude fait sentir le mors.

— Ce que fait la politique aux ouvriers, mon père! s'écria-t-il les yeux brillants, les joues enflammées, les lèvres frémissantes. Mais voulez-vous plaisanter en me faisant cette question? vous savez trop bien qu'aujourd'hui nous sommes tous égaux, et que tous alors nous avons le droit de faire marcher le Gouvernement à notre guise.

— Je sais, répondit Warek en secouant la tête, que quand tout le monde veut mettre la main à la pâte, la pâtisserie est très-mal faite. Voilà ce que je sais fort bien et ce que tu devrais apprendre. L'ouvrier doit s'occuper de son travail; s'il se mêle d'autre chose, tout va mal, l'ouvrage chôme et la misère arrive. Mais tout cela ne me dit pas pourquoi tu es ici! La politique...